



ObsCi
Observatoire
des Criminalités
Internationales

LES MAFIAS, LE SILENCE ET LE SECRET

Entretien réalisé par par Michel Gandilhon, membre du conseil d'orientation scientifique de l'Observatoire des criminalités internationales, avec
Jean-François Gayraud / Commissaire général de la police nationale, essayiste et écrivain

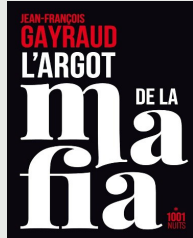
Avril 2026



ENTRETIEN AVEC



Jean-François Gayraud / Commissaire général de la police nationale, essayiste et écrivain



Membre du Conseil d'orientation scientifique de l'Observatoire des criminalités internationales, Jean-François Gayraud est un haut fonctionnaire de la police nationale. Spécialiste des questions liées au crime organisé et notamment aux mafias, il a publié de nombreux livres sur ces questions dont *Géostratégie du crime* (Odile Jacob) et *La Mafia et la Maison Blanche* chez Fayard. Il est également l'auteur des ouvrages *L'Argot de la mafia* (Fayard) et *Les Sociétés du silence* (Fayard).

PRÉSENTATION DE L'OBSERVATOIRE

L'Observatoire des criminalités internationales (ObsCI) a pour objectif d'étudier et d'analyser en toute indépendance les différents champs des criminalités internationales en appréhendant les problématiques sécuritaires dans leur globalité, en intégrant ses enjeux pour nos sociétés et leurs effets sur les politiques publiques en France comme à l'international. Ses axes d'intervention se concentrent en particulier sur les trafics illicites, la criminalité financière et la corruption, la délinquance, la criminalité environnementale et sanitaire, ainsi que la cybercriminalité.

En mobilisant à la fois des chercheurs et des praticiens de différents pays, l'ObsCI produit des analyses indépendantes qui intègrent leurs incidences économiques, politiques, diplomatiques, sociales, territoriales, étatiques et in fine militaires, dont les interrelations constituent précisément sa géopolitique. Il a pour objectif d'alimenter les débats publics de manière constructive, ainsi que d'accompagner les pouvoirs publics, les collectivités territoriales, les professionnels et les entreprises sur ces sujets.

Il est dirigé par **Gaëtan Gorce**, chercheur associé à l'IRIS, membre honoraire du Parlement, et **David Weinberger**, chercheur associé à l'IRIS, sociologue.



@ObsCrim

iris-france.org

« Il faudra vaincre ce silence. » Werner von Ebrennac¹.

Notre époque de bavardage et de bruits omniprésents n'aime pas le silence et encore moins, à l'heure de la transparence généralisée, le secret. C'est peut-être pour cette raison qu'elle éprouve les plus grandes difficultés à comprendre le phénomène mafieux. Non pas tel qu'il est appréhendé généralement — une vulgaire manifestation du crime —, mais comme réalité née dans un contexte historique et spatial précis, celui du royaume des Deux-Siciles au XIX^e siècle, et caractérisée par des modes de fonctionnements particuliers et spécifiques. À l'heure où les mœurs de la *jet-set* criminelle s'apparentent de plus en plus à ceux des « people », où des voyous marseillais convoquent des conférences de presse et recrutent sur les réseaux sociaux, qu'au Mexique les cartels multiplient les exactions spectaculaires, les mafias italiennes et leur déclinaison américaine persévèrent dans leur être. Un être antagonique aux « valeurs » de la société du spectacle où « ce qui apparaît est bon et ce qui est bon apparaît ² ». Avec *L'Argot de la mafia* et *Les Sociétés du silence*³, Jean-François Gayraud poursuit son travail de compréhension du fonctionnement des mafias italiennes, entamé il y a une vingtaine d'années⁴, singulièrement de leur étonnante capacité de résistance. Apparues, il y a près de 150 ans dans le Mezzogiorno italien, ces organismes semblent traverser le temps et l'espace et jouir d'une faculté de régénération sans équivalent dans l'histoire des organisations criminelles. Tout l'intérêt de l'ouvrage tient dans l'analyse des conditions de possibilité de cette exceptionnelle résistance aux coups infligés par l'État italien : le silence. Un silence dédoublé. Celui qui règne à l'intérieur et exigé des affiliés — qui tels les réguliers des monastères catholiques se doivent d'en faire vœu, sous peine de mort —, et celui imposé à l'extérieur, c'est-à-dire aux populations sur lesquelles les mafias exercent leur *imperium*. Un silence trompeur qui vise à endormir la société civile et l'État. Si la mafia fait moins parler, c'est qu'elle serait affaiblie. Or c'est tout le contraire nous explique l'auteur au fil d'une démonstration brillante qui relève aussi d'une réflexion philosophique sur le silence. Le silence n'est pas une manifestation de faiblesse ou de passivité. Le silence a des choses à nous dire. Le silence est performatif. Le silence est un acte. Le silence, le bas bruit est le véritable élément d'une mafia et son vrai secret est de faire croire qu'elle n'existe pas ou plutôt qu'elle n'existe plus.

¹ Vercors, *Le Silence de la mer* (Les éditions de Minuit, 1949).

² Guy Debord, *La Société du spectacle* (Champ libre, 1967).

³ Parus respectivement en 2026 aux Mille et une nuits et chez Fayard en 2025.

⁴ Jean-François Gayraud, *Le Monde des mafias, géopolitique du crime organisé* (Odile Jacob, 2008).

MICHEL GANDILHON: Le silence et le secret constituent une dimension ontologique des mafias, en particulier de Cosa Nostra. Cette réalité a trouvé un terreau particulièrement propice dans le contexte politique et social du Royaume des Deux-Siciles. En quoi les circonstances de leur naissance, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, expliquent-elles cette dimension fondamentale ? Et comment cette culture du secret a-t-elle pu perdurer malgré les profondes transformations des rapports sociaux observées au fil du temps, y compris dans sa transposition réussie au sein de la société américaine ?

JEAN-FRANÇOIS GAYRAUD : La question est de savoir pourquoi et comment des bandits ont adopté une nouvelle forme d'organisation : celle de la société secrète. Selon moi, ce qui distingue une Mafia de toute autre forme de criminalité organisée, et singulièrement la Ndrangheta en Calabre et Cosa nostra en Sicile, c'est cette forme sociologique singulière si bien décrite par le sociologue Georg Simmel en 1923. L'explication la plus simple et convaincante, me semble-t-il, est celle de l'imitation, ce processus décrit par le sociologue Gabriel Tarde dans son livre *Les lois de l'imitation* en 1890. En effet, ces bandits ont eu sous les yeux un modèle social dont ils ne pouvaient ignorer l'existence : celui des sociétés secrètes politiques en lutte contre les Bourbons et des Loges maçonniques qui proliféraient alors dans l'Italie du XIX^e siècle. Ces bandits ont emprunté une structuration et des mœurs qui avaient démontré leur efficacité. Cette hypothèse du mimétisme est étayée par une donnée indéniable et troublante : on ne peut qu'être frappé par la similitude entre l'organisation, les mœurs et les rites initiatiques existant entre d'une part les Loges maçonniques et d'autre part les clans mafieux.

Ensuite, les mafieux se sont rendu compte que ce dispositif fonctionnant autour du secret était efficace pour être et durer. Les mafieux du Mezzogiorno, et singulièrement ceux de Sicile, se sont coulés avec d'autant plus de facilité dans cet éthos du silence qu'ils avaient déjà intégré depuis des siècles une culture de la distance et de la méfiance avec le pouvoir politique. N'oublions pas que la Sicile a été une des terres les plus envahies de l'histoire européenne. Le pouvoir y a donc toujours été une entité étrangère, dont il fallait se défier. Le pouvoir était par nature hostile : cela ne prédispose-t-il pas à l'art du silence et de la dissimulation face aux occupants ?

Puis l'implantation de cette culture du secret aux États-Unis a été facilitée par le fait que les immigrants italiens ont vécu, malgré eux, reclus dans des ghettos sociaux durant des décennies, faute de bien savoir maîtriser l'anglais et les codes en vigueur dans le Nouveau Monde, dans un pays dominé par des élites WASP qui les méprisaient. Évidemment, cette culture du secret a eu tendance sur le long terme à s'éroder quelque peu, car les mafieux

d'Amérique du Nord n'ont pas été imperméables à la culture américaine avec son goût du spectacle et son individualisme. Cela dit, le phénomène des « repentis », ces collaborateurs de justice brisant la loi du silence, a touché tout autant la Sicile que les États-Unis...

Vous insistez sur le fait que ce qui distingue fondamentalement les mafias, c'est leur nature de sociétés secrètes. En quoi l'éthos mafieux – avec son rapport particulier au silence, à l'honneur et à la loyauté – tranche-t-il avec celui des membres des cartels mexicains ou des bandes criminelles françaises, comme la prétendue DZ Mafia, plus visibles et plus spectaculaires ?

Une Mafia est un système normé et hiérarchisé, dont le silence est l'âme, et qui de ce fait est destiné à survivre au-delà du destin précaire et toujours incertain de ses membres. Un membre meurt ou est emprisonné, un autre le remplace et l'entité continue de fonctionner. On reconnaît donc une Mafia à sa capacité à durer, à sa longévité, et ainsi à sa faculté à s'adapter à un environnement toujours changeant. En revanche, les autres formes de criminalité organisée ont des durées de vie limitées et éphémères : au mieux une génération ; elles sont plus instables. Il suffit d'observer la profonde instabilité des groupes criminels en Corse, en Colombie ou au Mexique. Ces territoires hautement criminalisés sont en perpétuelle recomposition. La disparition d'un chef suffit la plupart du temps à entamer un processus de décomposition du groupe criminel. Rien de tel avec une Famille mafieuse. La cartographie des Familles mafieuses est ainsi d'une remarquable stabilité dans le temps. Par ailleurs, il ne vous aura pas échappé que les organisations que vous citez sont adeptes du bruit, de la fureur et de la visibilité : hyper violence, conférences de presse, etc. La DZ Mafia est ainsi l'exact contraire de ce que représente une vraie Mafia : violence incontrôlée, confrontation directe avec l'État, mise en scène médiatique par des communiqués de presse, et c'est un label plus qu'une vraie structure fixe.

Vous montrez que la période de Toto Riina, marquée dans les années 1980 et 1990 par le bruit des bombes et les attentats sanglants, a constitué une exception dans l'histoire de Cosa Nostra. En quoi l'invisibilité et le silence retrouvés aujourd'hui sont-ils trompeurs ? Que nous disent-ils de l'état réel de l'organisation ?

À certaines périodes de leur histoire, des Familles mafieuses, en Italie ou aux États-Unis, ont oublié la force de leur éthos du silence, en raison en général de l'hubris de quelques-uns de leurs chefs. Les exemples sont connus : Capone, Giancana, Colombo ou Gotti aux États-Unis,

et les Corleonais en Sicile. La sanction aura toujours été la même, implacable : une vague de répression s'est abattue sur eux. En Sicile, après la direction terroriste de Riina, qui s'est matérialisée par des centaines d'assassinats et une confrontation directe avec les représentants de l'État, son successeur Bernard Provenzano a voulu réinstaller une politique, qui rendrait « Cosa nostra invisible », appelée « immersion ». Le sous-marin Cosa nostra devait rentrer le périscope, replonger en eaux profondes et ne plus laisser de traces sur les radars. Provenzano a pour mot d'ordre : « Ne faisons plus de bruit » (*non fare scrucio*). Il faut revenir aux fondamentaux du pouvoir mafieux, explique-t-il : la politique du silence. Au-delà de l'objectif de survie de l'organisation, Provenzano veut alors la rendre à nouveau plus symbiotique encore avec le monde économique, en dépassant la seule politique de la prédation (racket) *via* une politique de l'infiltration par une participation ou une direction d'entreprises commerciales et financières. Il sait que, dès que le silence reviendra, il sera plus facile de refaire des affaires, la presse expliquera qu'ils ont été vaincus et l'État sera tenté de baisser la garde. Aujourd'hui, Cosa nostra en Sicile ou la Ndrangheta en Calabre sont vivantes et actives, mais silencieuses.

Le silence est un langage, et le langage peut lui-même devenir une forme de silence lorsqu'il est inintelligible pour le profane. En quoi la langue spécifique de Cosa Nostra – et de sa déclinaison italo-américaine – relève-t-elle d'une véritable contre-société linguistique et culturelle ?

La langue mafieuse est une langue du silence. La parole y est rare, les silences sont dosés, et ce qui est dit l'est toujours dans un style voilé, elliptique et révocable. Tout le contraire de notre modernité urbaine et industrielle qui n'est que bruit, bavardages et commentaires, un univers convaincu que la transparence est l'acmé de la vie en société et que seules existent les réalités montrées et comprises par la médiasphère. Une Mafia n'est pas un univers anémique ou anarchique, mais un système social fonctionnant selon des règles strictes de fonctionnement, en particulier sur le plan du langage. Cette langue si spécifique, avec son argot et son style, remplit une double fonction identitaire et sécuritaire. Identitaire puisqu'elle permet aux mafieux de créer un entre soi. Sécuritaire, car elle est censée protégée des oreilles indiscretes, en particulier celles de l'État.

Le dernier chapitre des *Sociétés du silence* est consacré à la France. Le bruit politico-médiatique y qualifie volontiers de « mafias » ou de « cartels » diverses bandes criminelles. Comment jugez-vous ce confusionnisme sémantique et conceptuel ? Quels risques présente-t-il pour la compréhension et la lutte contre ces phénomènes ?

Après des décennies de déni ou de désintérêt, la France réalise que la criminalité organisée est devenue un sujet de sécurité nationale mettant en danger son harmonie sociale et son système démocratique. Par un double effet de panique et d'ignorance, tel le lapin aveuglé par les phares de la voiture, le système politico médiatique affolé et aveuglé s'est mis à qualifier de « mafia » tout ce qui lui semble menaçant et incompréhensible. Mais il est impossible de lutter contre la langue politico-médiatique, souvent imprécise, ignorante, pressée et en définitive pauvre. Mafia est désormais synonyme de « criminalité organisée », et même de toute forme d'« association suspecte » : un jour il est question de « mafia corse », le lendemain de « mafia des pétroliers », etc. Cette confusion est encouragée par certains experts, souvent de bonne foi, qui, méconnaissant la situation française, lui appliquent des schémas italiens de manière mécanique ; c'est ce que fait par exemple le journaliste Roberto Saviano qui qualifie de « mafia » la DZ mafia et le banditisme corse.

Rien n'est plus grave que de mal qualifier la réalité, car, les mots précédant les choses, une dénomination révèle cette réalité quand la qualification est juste et l'enfouit quand la qualification est erronée. En criminologie, mal nommer le réel conduit à délivrer de mauvais diagnostics qui peuvent conduire à de mauvaises thérapies. Fort heureusement, la plupart des professionnels ne tombent pas dans ce travers. Dans le cas présent, en qualifiant tout et n'importe quoi de « mafia », ce confusionnisme produit deux effets : d'une part, on fait disparaître la singularité et donc la dangerosité des vraies mafias ; et, *a contrario*, on grossit excessivement la puissance d'organisations qui, même dangereuses, relèvent d'une autre grille d'analyse, avec le risque de leur appliquer de mauvaises solutions répressives. Quand la presse et les politiques expliquent que la DZ mafia ou que les bandes corses sont des Mafias, on aide ces groupes criminels dans leur stratégie publicitaire et marketing de terreur et d'intimidation... En matière criminelle, il y a deux risques antithétiques : le déni du réel et l'exagération du réel.

Un dernier point me semble essentiel. J'ai voulu, avec *Les sociétés du silence*, questionner de manière générale le rôle et la place du silence dans tous les phénomènes criminels, en prenant appui sur l'idéal-type des Mafias, qui sont l'expression la plus pure du rôle du silence dans le crime organisé. Au-delà de ces modèles, il y a en effet trois dimensions pour penser les organisations criminelles. Deux sont évidentes : l'argent (l'accumulation primitive du capital,

le profit) et la violence (l'intimidation et l'assassinat). Et une est peu étudiée : le silence. Cette troisième dimension, invisible et silencieuse, est pourtant cruciale, et elle apparaît déjà en filigrane dans mes livres précédents, en particulier ceux traitant des criminalités économiques et financières, en « cols blancs »... En fait, le silence et l'invisible sont des fils conducteurs de tous mes livres antérieurs, comme si j'avais voulu bâtir *une géopolitique ou une criminologie du silence et de l'invisible...*

L'expertise stratégique en toute indépendance



2 bis, rue Mercœur - 75011 PARIS / France

+ 33 (0) 1 53 27 60 60

contact@iris-france.org

iris-france.org



L'IRIS, association reconnue d'utilité publique, est l'un des principaux think tanks français spécialisés sur les questions géopolitiques et stratégiques. Il est le seul à présenter la singularité de regrouper un centre de recherche et un lieu d'enseignement délivrant des diplômes, via son école IRIS Sup', ce modèle contribuant à son attractivité nationale et internationale.

L'IRIS est organisé autour de quatre pôles d'activité : la recherche, la publication, la formation et l'organisation d'évènements.